

VZU à la MC2 de Grenoble

# Beethoven : Ode à la joie

## Une heure d'utopie fraternelle

L'année commence bien pour les mélomanes, du moins le temps d'un concert. Marc Minkowski a offert à un public avide de bonnes résolutions une vision galvanisante de la 9<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven, rassemblant sous sa baguette son orchestre des Musiciens du Louvre · Grenoble en grande formation, quatre amples solistes wagnériens et un nombre impressionnant de choristes issus de quatre chœurs grenoblois professionnels ou amateurs (l'ensemble vocal Temps Relatif, le chœur du CRR, Il Piccolo Coro et l'ensemble Stravaganza).

L'Orchestre des Musiciens du Louvre · Grenoble aborde l'année en pleine santé; seul manque le premier violon habituel Thibault NOALLY qui, souffrant, est remplacé par le très jeune Christoph KONCZ, de l'Orchestre philharmonique de Vienne. De

l'apparent chaos qui ouvre la symphonie, Marc MINKOWSKI fait naître une musique ample et généreuse qui ne demande qu'à se grandir. Sans abuser de son art bien maîtrisé des contrastes, le chef se trouve ici en terre de prédilection avec cette partition qui oppose les vagues de *fortissimo* aux ondes vibrantes des pianissimo. Le tempo respecte scrupuleusement celui qu'a noté BEETHOVEN qui avait compris l'intérêt de la toute nouvelle invention du métronome. Le *Scherzo* se danse le pied levé, dans l'esprit de la *Pastorale*, avec une simplicité populaire. Dans cette fête sans âge, caresses et bourrades fraternelles s'échappent de la baguette d'un chef à l'affût des joies simples et des moments de tendresse. Le lyrisme de l'*Adagio*, avec ses amples ports de voix, laisse planer un romantisme tranquille et apaisé. L'exaltation universelle, soumise à des forces quasi telluriques, est réservée pour le dernier mouvement, immense, audacieux et toujours aussi inattendu malgré sa popularité universellement reconnue. Le thème génial, énoncé par les cordes graves, est chanté comme une berceuse à

la fois humble et majestueuse. Une émotion grandissante accompagne la *Marche turque* et ses variations, venant confirmer un sentiment de joie universelle menée au rythme simple d'une danse enfantine. C'est la tête dans les étoiles que l'on aborde la fugue finale, hommage à un Père bienveillant autant qu'à un Bacchus enivré de bonheur.

Les quatre solistes wagnériens peuvent paraître anachroniques dans une œuvre de 1824, jouée sur instruments d'époque. Pour les auditeurs, pas de hiatus cependant entre la grandeur de la symphonie, son message universel et la majestueuse agilité de Christiane LIBOR ou l'incontestable autorité du « coryphée » Friedemann RÖHLIG; et puisque le thème du héros (ein Held) hante l'*Ode* de SCHILLER, la présence d'un « heldenténor » n'est pas fortuite. D'ailleurs, dix ans à peine séparent cette 9<sup>e</sup> Symphonie du premier opéra de WAGNER, *Les Fées*. Le chœur enfin, massif et précis, fait ici bloc dans son affirmation joyeuse d'une fraternité universelle à laquelle chacun se laisse aller à croire, le temps d'une symphonie.

Gilles Mathivet

